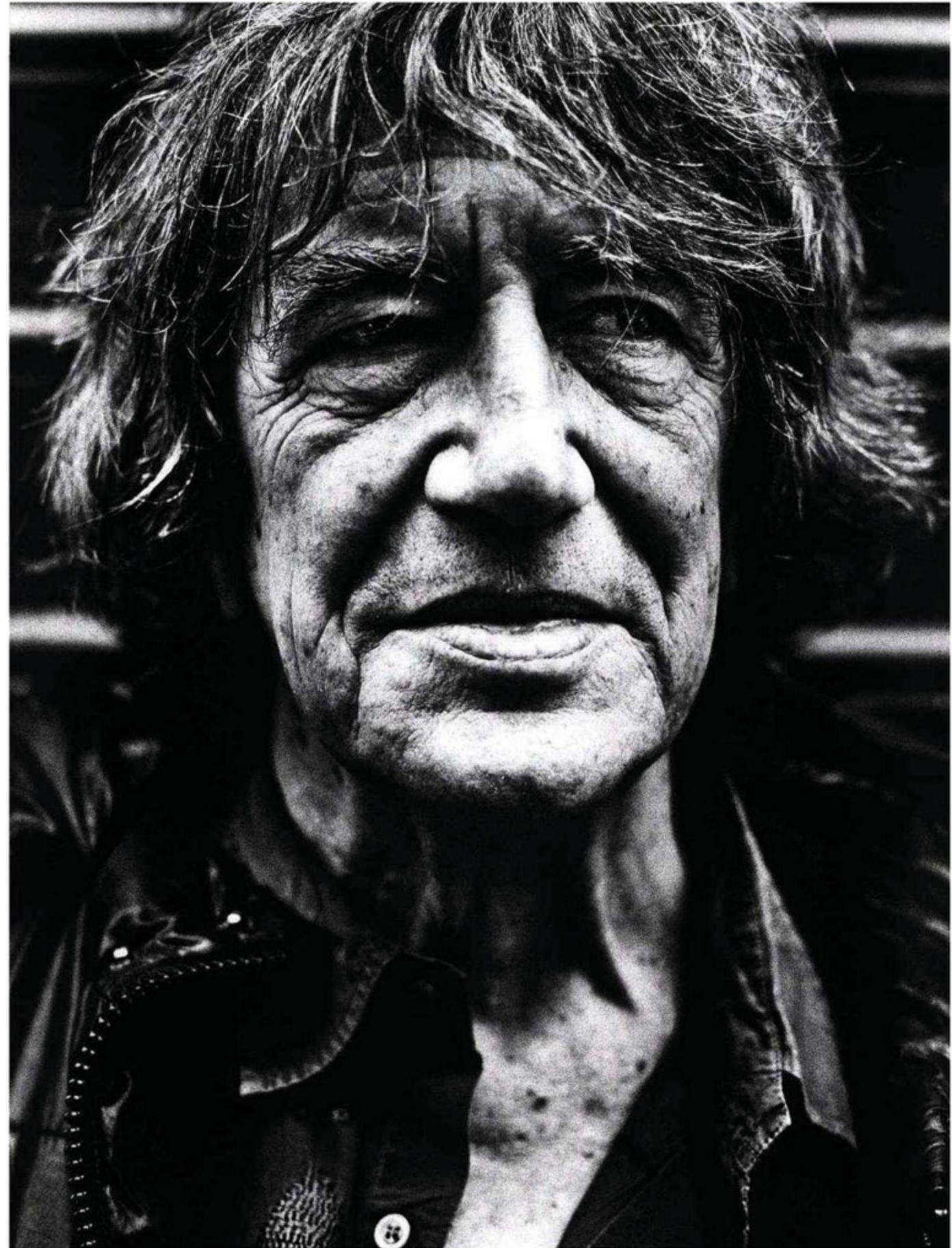


La **THUG** LIFE de **MR** **NICE**

Par Diane Lebel, photo VD

Fumer quelques joints avec Howard Marks, c'est un peu comme taper dans le ballon avec Ronaldo : il a beau être soi disant à la retraite, il te bat sur tous les tableaux, vitesse, endurance, technique. Mais tu gardes le sourire, parce qu'au moins tu sais que tu passes un peu de temps avec le roi de sa discipline.



« QUAND TU VIS À LONDRES À LA FIN DES ANNÉES 60, T'AS L'IMPRESSION D'ÊTRE AU CENTRE DU MONDE, PILE LÀ OÙ IL FAUT ÊTRE À CE MOMENT PRÉCIS ».

L'époque où je dealais, c'était une autre histoire. » D'entrée de jeu, Howard met le doigt là où on est tentés d'appuyer : l'impossibilité d'être un baron de la drogue tout aussi accro au produit qu'il vend qu'à la célébrité qu'il semble rechercher depuis le début.

OXFORD & LES BEATNIKS

Né dans la bourgade galloise de Kenfig Hill, Howard Marks mène une adolescence plutôt paisible de bon élève, fan d'Elvis Presley et pilier de bar assez précoces. N'y croyant pas vraiment lui-même, il tente sa chance pour être admis à la prestigieuse université d'Oxford ; son succès fait de lui une célébrité du journal local, et signe sa première apparition dans la presse. « *On s'est pas mal foutu de la gueule de mon accent au début, alors j'ai commencé une scolarité plutôt studieuse* ». Il plonge sa tête dans les bouquins, devient pote avec le doyen, joue le voyou dans des pièces de théâtre de la compagnie d'art dramatique de sa fac, écume les bars du coin et drague tous azimuts. Autour de lui, la révolution beatnik fait des émules, et ce qui devait arriver arriva : Howard fume son premier pétard. Il trouve assez vite ses cours de physique nucléaire plutôt rasoirs, s'acquitte avec les étudiants en art, et sa piaule d'étudiant ne tarde pas à devenir le lieu de rencontre nocturne et enfumé de prédilection des hippies du coin. Finis les tifs gominés à la Elvis, Howard les laisse tomber sur ses épaules et les lave avec parcimonie, lit du Kerouac, écoute Bob Dylan et les Stones et part en expédition initiatique à Londres l'été 65 pour aller écouter Allen Ginsberg et Lawrence Ferlinghetti déclamer de la poésie. Il obtient tout de même aux rattrapages son diplôme de physique nucléaire et de philosophie des sciences. On est en 1968, la musique britannique domine le monde, les minijupes ont envahi les rues, Mick Jagger vient d'être acquitté pour une histoire de possession de drogues. Défiant tous les pronostics, Howard se destine à la carrière bien rangée de prof.

L'ADRÉNALINE ET LE FRIC

Les fins de mois sont difficiles à Londres, et pour couvrir sa consommation perso de shit, Howard s'adonne à la revente auprès de ses copains d'Oxford installés comme lui dans la capitale. « *Quand tu vis à Londres à la fin des années 60, t'as l'impression d'être au centre du monde, pile là où il faut être à ce moment précis* ». Parmi cette élite de la nation, son ami proche Graham, revenu d'un séjour au Maroc avec quelques fréquentations louches, abreuve une bonne partie de la ville d'haschich

pakistanaï. Howard écoute ses anecdotes, se prend à rêver d'argent facile et de montagnes de drogue à fumer. Le jour où la femme de Graham l'appelle pour lui demander d'aller chercher son mari disparu en Allemagne, Howard saute dans un avion pour la première fois de sa vie, et part retrouver son ami qui a été arrêté en tentant de passer la frontière avec 50kg de haschich planqué dans une bagnole. Sur place, il rencontre les partenaires de Graham ; en attendant que la police allemande le relâche, Howard s'essaye avec succès au métier plein d'avenir de passeur. L'adrénaline, le fric : à 25 ans, Howard découvre les deux mamelles de son existence. Avec quelques copains, il monte une sorte de syndicat crapuleux affublé du surnom peu viril de « La Tafia », et commence à contrôler une bonne partie du trafic de shit dans la capitale anglaise, faisant de lui la tête pensante du premier et unique gang gallois opérant à Londres. L'argent commence à rentrer, Howard délaisse ses élèves et fait fructifier son nouveau business. Pour blanchir sa nouvelle fortune en billets, et pour filer un coup de main à des amis stylistes, il investit dans une société de confection de robes de bal. La très kitsch boutique Anna Belinda inaugure sa boutique sur Gloucester Street, qui existe toujours aujourd'hui et fait figure d'institution. Pour Howard, c'est surtout la première société écran d'une longue liste - pas moins de 25 au total - dans laquelle on retrouve aussi bien une agence de voyage et un commerce de vins qu'un salon de massage clandestin à Bangkok.

L'AS DES COMBINES

Rapidement, il réalise qu'être le dealer préféré des étudiants de Portobello Road ne lui suffit pas. « *More money, more problems, on ne connaissait pas encore ce dicton à l'époque* », explique-t-il en se marrant. Il n'hésite pas à fricoter avec Jimmy McCann, un activiste de l'IRA recherché pour attentats, et qui a choisi pour couverture de se faire passer pour un membre du clan Kennedy. « *C'était lui l'intermédiaire entre John Lennon et l'IRA. Évidemment, j'ai évité d'en parler dans mon bouquin. À l'époque, personne n'était au courant* ». Avec la filière dublinoise, Howard inonde désormais une bonne partie de l'Europe. Il sait que s'attaquer aux États-Unis, c'est se mettre la DEA à dos, et que depuis la « *War On Drugs* » que Nixon vient de lancer, ces types là ne sont pas des rigolos. Qu'importe, notre homme a un plan béton. Il décide de planquer sa cargaison dans le matériel de groupes de musique qui partent en tournée de l'autre côté de l'Atlantique. Le fait qu'aucun groupe n'ait prévu de tournée au bon moment est un détail ; Howard en monte un de toutes pièces avec quelques musiciens désœu-

« MORE MONEY, MORE PROBLEMS, ON NE CONNAISSAIT PAS ENCORE CE DICTON À L'ÉPOQUE »,

vrés. Il les appelle « *Laughing Grass* », bourre leurs enceintes de shit, et envoie tout ce petit monde à New York. Première combine avec les États-Unis, Howard a mis le pied là où il allait glisser dix ans plus tard. À Londres, Howard se fait plaisir et ouvre des comptes en banque un peu partout, mais de préférence en Suisse. Son train de vie ne ressemble pas vraiment à celui d'un patron d'une boutique de sapes, et la majorité de son entourage est au courant de ses activités de contrebandier. Tant et si bien qu'un jour l'un de ses vieux potes vient frapper à sa porte avec une proposition aussi inattendue qu'impossible à refuser. Considérant le background universitaire prestigieux d'Howard et son habitude de voyager dans des coins de la planète où personne d'honnête ne met jamais les pieds, il lui propose en toute simplicité de devenir agent du MI-6, les services secrets britanniques. Howard saute bien entendu sur l'occasion. « *L'idée de jouer les James Bond du dimanche était plutôt tentante, et c'était la meilleure ligne de défense dont je pouvais rêver* ». Il n'effectuera finalement qu'une seule mission au service de Sa Majesté, et qui sera plus un fiasco qu'autre chose ; mais qu'importe, il est désormais plus détendu que jamais face aux pépins qui finiront forcément par lui tomber dessus. Ce qui n'a pas tardé. Arrêté à Amsterdam avec plusieurs de ses complices et une bonne quantité de dope, il est déporté en Angleterre et effectue son premier passage par la case prison. Libéré sous caution, il attend son procès. Cet épisode signe le début de sa célébrité médiatique, principalement due à l'acharnement d'un journaliste du *Daily Star*. Le pays se

passionne alors pour les aventures du très photogénique Howard Marks, brillant diplômé d'Oxford, espion du MI-6, contrebandier de haschich et entretenant des liens troubles avec l'IRA. Avec sa bonne bouille désormais sur tous les tabloïds, Howard décide de se faire la malle en Italie. Quelques mois plus tard, il rentre en Angleterre, se disant qu'il s'agit probablement du dernier endroit où l'on risque de le chercher, et commence la valse des faux passeports pour continuer à conduire ses affaires aux quatre coins du monde.

LA DEA AUX TROUSSES

Bangkok, Karachi, Miami, Hong-Kong, Manille... Avec ses 43 identités différentes, ses 89 lignes téléphoniques, ce sont des tonnes de haschich et des millions de dollars qu'Howard brasse, fait circuler, revend, dépense, consomme et offre. Il crée des liens avec la mafia new-yorkaise, les Yakuza, la C.I.A., aime bien passer par Paris faire la fête chez Castel avec son compère Jimmy McCann et Belmondo. Pas vraiment soucieux de cacher ses activités et sa réelle identité, il garde une foi inébranlable dans le fait que ceux qui le connaissent l'apprécient et n'iront pas le balancer. Il joue avec la presse en distillant infos réelles et mensonges plus gros que lui. Il sait qu'il a la DEA aux trousses, mais il ne s'inquiète pas, il prend ses précautions, et il sait les reconnaître : « *À l'époque ils étaient facilement repérables, ils avaient tous la même moustache et la bedaine* ».

Mais en 1988, alors qu'il se la coule douce dans sa résidence de Palma avec femme et enfants, il est finalement arrêté. Une arrestation qui est le fait de l'acharnement d'un seul homme, Craig Lovato, qui a concentré tous ses efforts pendant deux ans sur sa capture, et mobilisé à lui seul pas moins de 14 pays. Incarcéré à Terre Haute, qui se traîne la réputation de l'un de pires pénitenciers des États-Unis, il bénéficie d'une remise de peine pour bon comportement, et il est libéré le même jour que Mike Tyson, après 7 ans passés derrière les barreaux. De retour au bercail, évidemment interdit de séjour aux États-Unis, « *il n'y a de toutes façons aucune chance que j'ai envie de remettre les pieds dans ce pays de merde* », Howard est passé du statut de l'homme le plus recherché du Royaume-Uni à celui d'idole populaire. Une image qu'il entretient notamment avec ses prises de position en faveur de la légalisation des drogues, un combat qu'il a défendu en se présentant aux élections législatives anglaises en 1997. Auprès de la jeune génération, l'ex King of Dope fait figure de King Of Cool ; il joue son propre rôle, à la limite de la caricature, dans le film *Human Traffic*, prête sa voix à l'émission trashos *Dirty Sanchez*, traîne ses savates au festival de Glastonbury et vend sa variété *homemade* de graines de cannabis sur son propre site Internet. Son shoot d'adrénaline, il se le fait quand il monte sur scène pour son one-man show, « *An Audience with Mister Nice* ». Il y raconte des anecdotes de sa vie, sorte de version abrégée de son autobiographie. Chacun de ses spectacles commence toujours par la même question rhétorique « *Il y a des flics en civils ici ce soir ?* », suivi comme il se doit d'un allumage de pétard, pour le plus grand plaisir de son public. « *Aujourd'hui, niveau stress, c'est le seul équivalent que j'ai trouvé à la contrebande* ». Sa vie de retraité de la dope ressemble étrangement à celle d'avant : toujours entre deux avions, pendu à son téléphone « *j'ai un iPhone, c'est formidable ce truc* », il écrit désormais des récits de voyage pour *The Guardian* ou *GQ*, prépare son prochain livre « *un livre participatif sur les voyages, réels ou imaginés* ». Depuis qu'il s'est rendu compte qu'il pouvait écrire un best-seller, après avoir refusé d'engager un ghost-writer (« *il aurait pris 40% des bénéfices, ça va pas la tête ?* »), Howard a pris goût au métier de journaliste et d'écrivain. « *Un jour GQ m'a fait faire une interview croisée avec Shaun Ryder. Je ne me souviens pas de tout, mais je sais que ça c'est fini à pas d'heure, et qu'on se roulait sur la moquette de l'hôtel. Tout le staff était déjà parti depuis belle lurette* ». Quant aux drogues, Howard en fume toujours autant qu'à la grande époque. « *Je suis toujours à 20 joints par jour, ça n'a pas changé. Mais tu sais quoi, ce qui est génial, c'est que je suis toujours défoncé par le premier de la journée* ». Et vu le rire qui accompagne cette déclaration et les deux pétards partagés le temps de l'interview, on est tenté de penser qu'Howard ne voit pas la vie en rose qu'au réveil.

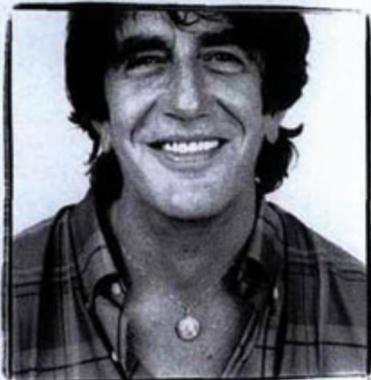
De sa soixantaine bien tassée et de sa vie rocambolesque, Howard Marks porte des stigmates physiques : les cheveux grisonnants et la tronche burinée. Mais ni son sourire ni son langage ne sont celui d'un type de son âge, encore moins de l'ennemi public numéro un du Royaume-Uni qu'il fût il y a quelques quarante piges. Une dégaine de hippie sympa, de baroudeur des grands chemins, à la voix rauque et à l'accent gallois imbitable, voilà à quoi ressemble simplement le vieux Howard. Impossible de ne pas le reconnaître quand il rentre dans le Musée du Fumeur. Là où nous avons rendez-vous. Il connaît bien l'endroit, me fait même une rapide visite guidée avant que l'on s'asseye. Évidemment, il dégaine immédiatement un joint déjà roulé de son paquet de clopes. « *On n'a pas le droit de fumer ici, mais bon, enfin* ». On commence l'entretien en étant d'accord sur un premier point : vu le nom de l'endroit, cette interdiction est absurde, et on ne voit vraiment pas qui viendrait l'emmerder sur le sujet.

Figure phare et ultra-médiatisée de la contre-culture britannique, l'homme « *qui parle comme Richard Burton et agit comme un Rolling Stone* » est en réalité plus connu sous l'alias de **Mr Nice**. Parmi les 40 et quelques identités parallèles qu'il a adoptées pendant ses 17 ans d'activité de contrebande de cannabis, celle de Monsieur Sympa est sa préférée. C'est d'ailleurs le nom qu'il a choisi pour son autobiographie, vendue à plus d'un million d'exemplaires, devenue livre de chevet des fumeurs de pétards, le faisant ainsi passer au rang d'Aldous Huxley des drogues douces. « *Aujourd'hui, je peux profiter de ma notoriété en toute tranquillité* ». À

MR NICE

AN AUTOBIOGRAPHY

He was Britain's most wanted man. He has just spent seven years in America's toughest penitentiary. You'll like him.



HOWARD MARKS



Rhys Ifans interprète Howard Marks dans l'adaptation de son autobiographie, *Mr Nice*, au cinéma le 13 Avril (critique page 134).